

Il pleuvait à torrent, et sous ce ciel en deuil, dans cet air empesté, à travers ces rues boueuses dont on a certainement négligé d'entretenir les pavés depuis le tremblement de terre de 1755, un vague ennui m'envahissait, et je me surprénais déjà à regretter d'avoir franchi la frontière espagnole et quitté la vallée odorante et fraîche du Guadalquivir, quand un joyeux spectacle vint dissiper fort à propos les nuages qui s'amoncelaient sur mon front.

Un enterrement passait.

« Rien de plus étrange pour celui qui débarque à Lisbonne, nous dit M<sup>me</sup> Rattazzi dans son volume sur le Portugal, que de rencontrer dans les rues les appareils qui servent à conduire les morts à leur dernière demeure. Il y a plusieurs classes de convois, tout comme en France; mais en Portugal le pauvre lui-même fait cette dernière étape dans un véhicule doré sur toutes les tranches. Ce sont, pour les enterrements ordinaires, des voitures à deux roues en forme de cabriolet, avec des brancards fort longs, entre lesquels se trouvent un mulet, un postillon avec des bottes à l'écuycère, un habit à la française et un chapeau plus large du sommet que de la base. Sur le devant de ces cabriolets, entre le derrière du mulet et le tablier, se trouvent deux portants en fer sur lesquels on assujettit le cercueil. Tout cela a un air de gaité qui fait plaisir à voir, et, la première fois que j'ai rencontré ce cortège qui revenait à vide, j'ai cru qu'il s'agissait de la mascarade du Bœuf gras ou d'une farce analogue. Il n'y a pas de voitures de deuil pour les invités : ils suivent dans leurs voitures ou dans des fiacres. Le cimetière s'appelle *Prazeres* (Plaisirs...).

« Lorsqu'une personne meurt, la famille n'envoie pas de lettres de faire part : elle fait une annonce dans les journaux, et tout est dit, attendu que l'annonce se termine invariablement par ce cliché : *On ne fait pas d'invitations spéciales, la famille se trouvant dans un état de consternation indicible.* »

Je ne saurais trop préciser à quel ordre de la société appartenait le défunt qui roulait sous mes yeux en si riant équipage, mais je lui souhaitai du fond du cœur une félicité éternelle dans l'autre vie, en retour du moment de gaité qu'il m'avait procuré dans celle-ci. Complètement déridé, mais trempé jusqu'aux os, je me dirigeai vers mon hôtel, pénétré d'admiration pour le stoïcisme indolent et joyeux de ce peuple qui respire du matin au soir des miasmes pestilentiels avec autant de bonne humeur que si c'étaient des parfums de roses, se casse les jambes dans ses rues malpropres et mal pavées sans se plaindre, conduit ses morts à leur dernière demeure dans des voitures de gala dirigées par des cochers costumés en singes savants, et appelle ses cimetières des lieux de plaisir (*Prazeres*).